

Pour ou contre les mastics cicatrisants

Généralités

L'application de cicatrisant suppose généralement un support ligneux, de parer la plaie avec un instrument très tranchant (affûtage rasoir), éventuellement, dans le cas de blessures, un curetage avec les outils ad hoc, gouges, ciseaux à bois, etc. (ne jamais utiliser d'outils entraînés par des machines impliquant un échauffement de la plaie).

La mise en pratique varie en fonction de paramètres assez précis :

1- Les essences, leur force, leur vigueur (celle de l'espèce et celle du sujet). On ne mastique généralement pas les végétaux grimpants ou lianes, glycines, jasmins, trachelospermum, bignonies, ni certaines espèces réagissant vigoureusement à la taille.

2- L'organe supprimé. Feuilles et hampes florales sur les Phoenicacées, certaines Liliacées (yuccas), fruits ou grappes ne nécessiteront pas en principe ce type de précaution, le végétal ayant déjà préparé la séparation avec l'organe cité par le phénomène de l'abscission, constitution d'une couche de séparation formant en principe une barrière efficace contre la pénétration d'agents pathogènes divers.

3- La surface de la plaie créée par rapport au diamètre de la branche coupée.

4- Le mastic cicatrisant qu'on envisage d'utiliser. Je suis personnellement opposé aux produits contenant la matière active tirée de certains résineux et qu'on appelle "goudron de Norvège", certes assez naturels, mais à mon avis nuisibles au moins aux essences fruitières, pommiers, poiriers, sur lesquels j'ai fréquemment observé l'apparition postérieure de tissus chancreux aux emplacements enduits. A bannir, ainsi que les produits tels la créosote (poison pour l'arbre), et certains produits bitumineux susceptibles de craqueler et de favoriser l'installation ultérieure de micro-organismes. Les meilleurs enduits contiennent des hormones favorisant le développement du cal cicatriciel.

Les deux écoles s'affrontent, parfois sans ménagement. Il y a les pour, il y a les contre. Sans aborder le problème des enduits de renfort au ciment ou à la chaux à bâtir comme cela se faisait autrefois (et qui, malgré leurs défauts, retardaient parfois à divinis l'abattage d'un beau ou précieux sujet - ce que les responsables décident souvent même à titre préventif aujourd'hui, par crainte d'un accident, voir le cas de la majorité des platanes de ma région), le problème, il est vrai, se pose selon des critères nombreux, variés et relevant éventuellement de l'état d'esprit du praticien au moment de l'action.

Pour aborder dans le détail les raisons qui me semblent justifier l'application d'enduits, je vais vous entretenir de quelques-unes de mes observations, qu'ont corroborées mes nombreuses lectures concernant le sujet.

Quand on pratique, volontairement ou non, à tort ou à raison, une plaie dans la charpente d'un végétal, cela équivaut à ouvrir une porte dans la coque de protection de la plante en question. Certes, et parfois rapidement, l'individu blessé va mettre en place des nouvelles structures destinées à arrêter la pénétration d'agents pathogènes divers : barrières chimiques dans un premier temps, barrières de structure préexistantes en un second temps, par exemple à la limite de la branche et du tronc, ou encore par le mécanisme de la compartimentation, (travaux d'A. Shigo). Mais parfois, l'invasion pathogène est plus rapide que la mise en place des systèmes d'autodéfense et la partie est perdue, le végétal condamné.

J'ai écrit dans le titre de cet article "pour ou contre" les mastics, car il est vrai que, bien que favorable d'emblée, j'ai longtemps entretenu un doute, qui venait surtout de l'insuccès de l'opération due à la mau-

vaise qualité des produits appliqués. Néanmoins, une suite d'événements est définitivement venue forger mon opinion, je vais vous citer deux des plus récents.

J'ai assisté en 2001 à la taille "douce" d'un grand chêne par un spécialiste de cette discipline ; curieusement, il n'utilise pas de mastic cicatrisant. Quelques mois après, j'ai pu déceler à l'emplacement de la coupe d'une charpentièrre de profondes fissures...

J'ai eu moi-même, il y a deux ans, l'obligation de pratiquer une taille sévère (mais pas déraisonnable) sur un tilleul. Je pris toutes les précautions, rapidité et soins d'exécution, mastic, désinfection du matériel. Je voulais le résultat parfait (je tiens beaucoup à cet arbre). A ma grande déception (et rage), je constatais, quelques mois après, la contamination de l'arbre par un cryptogame de type *Stereum*. Fortement contrarié, je renforçai ma surveillance pour voir l'évolution de la crise. Deux saisons plus tard, j'eus la joie de voir l'arbre réagir et tenter de recouvrir ses parties apparemment nécrosées par des bourrelets cicatriciels. A l'heure actuelle, la situation me paraît stabilisée... mais pour combien de temps ?

Alain Andrio

QUELQUES CONSEILS

- La rapidité des opérations successives taille, parement, application du mastic cicatrisant est primordiale pour le succès de l'opération.

- La taille ou le curetage des plaies accidentelles doit toujours avoir lieu hors périodes de climat que je qualifie d'extrêmes, grand et chaud soleil d'été, pluie, brouillard, neige, fort vent, températures inférieures à 0 °C. Durant ces périodes, soit la dissémination des spores et autres micro-organismes est facilitée, soit le végétal se trouve en position particulière l'empêchant de s'autoprotéger rapidement. Car si on peut aider, c'est tout de même le végétal qui est déterminant.

- Ce qui est valable pour le système aérien l'est aus-

si pour le souterrain et on peut et même on doit cicatriser les blessures au niveau des racines.

- Les démarches visant à aider la cicatrisation et, par là, à empêcher la pénétration d'agents pathogènes ne se justifient pas qu'en cas de

blessures dues à l'intervention humaine. Il faut également les utiliser en cas de blessures infligées par les accidents climatiques naturels :

branches cassées par les coups de vents ; lésions dues à la grêle (mais dans ce cas, les blessures sont souvent trop nombreuses et superficielles et nécessitent seulement l'application par pulvérisation d'un agent de désinfection, souvent une bouillie sulfocuprique) ; gélivures, etc.

ET POURTANT... ELLES BOUGENT !

Les végétaux ne sont pas des objets inertes, de cela nous sommes tous conscients. Mais de là à intégrer l'idée qu'ils sont capables de ce qu'on pourrait assimiler à un mouvement, il y a un pas que peu d'entre nous sont prêts à franchir. Sans parler des déplacements des algues, diatomées ou myxomycètes que le jardinier, même s'il en avait la possibilité, ne s'attarderait probablement pas à observer, les tropismes (du grec tropos, orientation) sont bien connus et cela, chez de nombreux végétaux, induisant des phénomènes tels que la perception de certaines données de l'environnement, la transduction ou analyse de l'information, et les réponses qui en découlent.

Schématiquement, il y a :

- les gravitropismes ou géotropismes, traditionnelles réactions de la plante à la force de gravitation ou pesanteur terrestre (tout un chacun a en mémoire la nouvelle orientation perpendiculaire au sol de la pousse d'un végétal accidentellement couché⁽¹⁾),
- les phototropismes, incurvations des organes aériens vers la lumière (phototropisme positif), ou dans le sens contraire, (phototropisme négatif, tel le tournesol qui, comme le dit la chanson, n'a pas besoin d'une boussole)
- le thermotropisme (vers, ou en sens contraire, des sources de chaleur),
- le chimiotropisme se joue notamment au niveau des racines qui s'orientent dans la direction d'une source d'intérêt chimique ou autre (ou dans le sens inverse),
- le thigmotropisme ou "courbure déterminée par le contact d'un corps solide" (vrilles de la vigne, enroulement des clématites, liserons, lierres et autres).

Mais le jardinier est plus souvent à l'affût de ce qu'on appelle les nasties et qui sont les courbures ou flexions d'organes végétaux. Ces mouvements portent généralement sur les fleurs et les feuilles. Il peut s'agir d'épinasties, d'hyponasties ("courbures au cours du développement d'un organe"), de nyctinasties qui sont les fermetures ou ouvertures de fleurs ou de feuilles en fonction de la luminosité (photonasties) ou de la chaleur (thermonasties).

Les plus excitantes et certainement celles qui drainent l'intérêt du plus grand nombre d'amateurs de jardins sont les seisonasties (du grec séismos, ébranlement) qui concernent quelques plantes, dont la plus connue est la sensitive (*Mimosa pudica*) qui passe ses feuilles de la position de veille à celle de sommeil en cas de léger choc ; la dionée (*Droseracée*) ou attrappe mouche est aussi dans le cas.

La Marilyn Monroe des jardins est assurément *Sparmania africana*, chez qui la moindre stimulation sur les fleurs provoque un mouvement d'ouverture des étamines assez rapide. Depuis que Courbou m'a indiqué le phénomène, je ne m'en lasse pas. Ça m'éclate, ça m'explose ! Vous trouvez qu'il m'en faut peu ? Gageons que vous allez essayer et qu'ensuite, vous allez encore regarder vos plantes un peu différemment. Po po pi dou !

Alain Andrio

(1) on a procédé à des mesures pour voir les réactions par rapport à d'autres forces, comme la force centrifuge.